



Veillée départementale du souvenir 16 avril 2017

Témoignage du soldat Paul Clerfeuille

« C'est l'enfer ; le papier ne peut contenir et je ne puis exprimer les horreurs, les souffrances que nous avons endurées dans ce coin de terre de France ! Il faut y être passé pour comprendre.

Ce matin, 16 avril 1917, date qui restera historique dans l'histoire (nous sommes prêts depuis la veille), après une nuit sans sommeil due aux préparatifs, dans l'inquiétude, les ordres, les contre-ordres, puis enfin dernier ordre, attaque à 5 heures. (...) A 2h30, nous devons atteindre à l'est des tranchées, en haut de Craonnelle. Nous y arrivons, après mille détours et contours dans les boyaux, vers 4 heures, et nous attendons. Déjà l'ennemi attend, il est prêt, il guette, il bombarde presque aussi fort que nous. Nous, notre bataillon, ainsi que tout le 273^e, faisons partie de la deuxième vague d'assaut. Le pays est très cotoyeux, il faut grimper dans les coteaux et descendre des vallées abruptes et profondes. Nous avons des vivres pour six jours, nous n'avons emporté que le nécessaire. Linge, couvertures, nous en avons fait des petits colis qui sont restés à l'arrière, gardés par des soldats désignés et qui ont leur père, frère, tué aux armées. Les vivres que nous emportons constituent six jours, boîtes de bœuf, porc, sardines, chocolat, pain, biscuit, pâté, café, sucre, haricots et farine, pommes de terre en fécule, etc. Egalement de l'alcool à brûler solidifié qui ressemble à de la crème, pour faire chauffer nos aliments. Egalement du pinard, le café, la goutte mêlée d'éther. Moi, je porte mes vivres, un bidon de goutte, un bidon de café que j'ai préféré au vin, quatre grenades citron, un pistolet automatique, trois chargeurs, une poignée de balles, un couteau poignard dans une gaine pendue à la gauche de mon équipement et, enfin, mon fusil Lebel et ses cartouches, les deux masques à gaz et sans oublier mon casque.

.../...

Avant de partir, nous avons fait une petite bombe ; comme nous ne savons pas si nous en reviendrons, il fallait en profiter ; une courte lettre à sa famille, presque un adieu, et en route !

A présent, voici une heure que nous attendons ; la première vague part, mais est aux deux tiers fauchée par les mitrailleuses ennemies qui sont dans des petits abris en ciment armé. Nous devrions être partis depuis trois quarts d'heure. Nos camarades de la première vague ramènent 30 prisonniers, puis c'est à nous de partir, car le signal est donné à notre régiment. C'est le premier bataillon qui part le premier, puis le nôtre. Hélas, nous sautons sur les parapets et arrivons sur la petite route de Oulches à Craonnelle où aucune circulation n'a lieu depuis quatre ans, puis nous sautons dans les champs ; les mitrailleuses et les obus pleuvent autour de nous ; nous heurtons des morts de la première vague, ainsi que de notre régiment parti il y a 15 minutes. A gauche, une mitrailleuse en batterie dans le coteau, les deux mitrailleurs sont tués ; çà et là épars, des morts et des mourants. Nous passons près du capitaine Renard, tué il y a 10 minutes.

En haut, il y a une crête, il faut coûte que coûte y arriver. C'est notre point d'arrêt dans le plan ; y parvenir n'est pas chose facile. La température s'en mêle, le ciel s'assombrit et la neige tombe en gros flocons comme en décembre. Enfin, après mille péripéties, nous arrivons à cette fameuse crête : nous avons laissé de nombreux morts et blessés en route. Moi qui ai entendu parler du plan, je sais qu'à cette heure nous devrions déjà avoir passé Craonne et être dans la vallée de l'Ailette. Je dis aux camarades : " ça ne va pas ! " C'était vrai. »

Paul Clerfeuille est né le 13 décembre 1885 à Gençay (Vienne). Il participe à l'offensive du 16 avril 1917 au sein du 273^e régiment d'infanterie.